

I

D'EDENMORE AU NOUVEAU MONDE

*Des millions de jeunes filles impertinentes, intelligentes ou non, affrontent chaque jour leur destin, et qu'est-ce que leur destin peut être, tout au plus, que nous devons faire tant de bruit à ce sujet ?*

Henry James, préface à *Portrait de femme*.

IMAGINEZ UNE JEUNE FEMME en fuite. Ici, où les pentes des petites collines d'Edenmore sont bigarrées par des champs soyeux pas plus grands que des jardins et où, sur les lacs cachés en leur milieu, le soir – et elle n'aurait pas pris la fuite avant la tombée de la nuit –, des poules d'eau glissent en silence sur l'eau claire jusqu'à leur nid dans les roseaux. La maison où May naquit ne se trouvait sur aucune route. Mais, une fois en lieu sûr, elle pouvait prendre un chemin bordé de haies si chargées d'humidité que, même au printemps, leurs branches empêchent la lumière de pénétrer. Personne, à moins de se planter devant elle pour lui barrer le passage, n'aurait pu apercevoir sur le chemin plus que la pâleur d'un visage et le brillant d'une chevelure auburn au moment où son châle glissa en arrière. Et le dernier



*Irlandaises à l'époque de May.*

éclat de lumière accrochant les doigts blancs – aux ongles sales, évidemment – qui serraient fortement le châle sous son menton. Mais les gens auraient entendu le martèlement régulier de ses

bottillons tandis qu'elle courait vers eux et puis son halètement – en partie dû à la peur, en partie à l'allégresse – et le bruit du lourd balluchon frappant contre sa jupe.

May était forte. Elle avait l'habitude d'effectuer de longs trajets pieds nus pour se rendre aux foires et en ville. Les kilomètres jusqu'à la petite gare où son père ne penserait pas à la chercher ne constituaient pas un problème pour elle. Pourtant elle ne devait pas être une coureuse rapide. Les canons de beauté de cette période – c'était en 1890 – étaient féminins, et elle disait elle-même qu'elle était bien en chair. Elle était grande pour l'époque, et un homme, qui n'avait aucune raison de la flatter, affirma qu'elle était parfaitement proportionnée, ce qui signifie que ses hanches étaient aussi rondes que ses seins. Mais son visage contredisait son corps. Le goût d'alors allait aux femmes aux visages enfantins, et May remplissait totalement cet idéal – le même homme décrit son « teint délicat de rose et de crème, ses grands yeux bleus ombrés de longs cils et sa bouche dont la lèvre supérieure formait un arc parfait ». Nous ne correspondons pas, de nos jours, à ce genre de description délicieuse, même si l'apparence de l'innocence produit toujours un effet très puissant. Cependant, la courbe harmonieuse d'une bouche ou la douceur de la naissance des cheveux sur un front ou une gorge blanche peut être d'un attrait presque douloureux même s'il ne s'agit pas d'une beauté classique. Ce devait être parce qu'elle possédait cette fraîcheur pétillante des filles de la campagne que May avait un grand charme physique.

Son apparence joue un grand rôle dans son histoire. On dit, à Edenmore, qu'elle était une enfant brillante, une excellente élève. Mais c'était une fille, et sur quoi d'autre que sur son physique une fille qui ne possédait rien pouvait-elle fonder sa conviction qu'elle était exceptionnelle ? Et se serait-elle enfuie si elle ne s'était pas crue exceptionnelle ?

La lune se lève. L'ombre de May est noire sur une chaussée délavée construite au-dessus de prairies inondées, mais il n'y a personne pour la voir. Aucun son, sinon l'appel émouvant d'un bécasseau surpris dans le sombre marais. Elle a grandi parmi des cabanes effondrées, au chaume décomposé, aux planchers crasseux traversés par de jeunes arbres. Dans le pays d'Edenmore, avant la Grande Famine due à la maladie de la pomme de terre, il y avait deux cent cinquante-neuf maisons cachées au milieu des petites collines et des lacs. Mais, en une dizaine d'années, la campagne a perdu la moitié de sa population qui est morte de faim et de fièvres ou a émigré à l'instigation des propriétaires terriens qui représentaient les intérêts de l'Angleterre en Irlande. Et le déclin s'est poursuivi. À l'époque où May naquit, seules quarante-neuf des deux cent cinquante-neuf maisons étaient habitées.

Elle a sûrement poussé des portes fragiles sur des pièces vides où des toiles d'araignée voilaient la lumière, où les cendres des derniers feux restaient encore au fond des poêles délabrés et où l'émail des bassines dentelées par la rouille luisait à travers des

orties. Elle a dû apprendre très tôt à être discrète mais sans peur – pour mêler le jeu à la transgression. Elle a vu le quotidien en ruine. Et alors qu'elle avait sept ans, il se produisit un miracle dans un village situé à quatre-vingts kilomètres à l'ouest – un endroit aussi reculé et modeste qu'Edenmore –, quand la mère de Dieu et son époux, saint Joseph, se manifestèrent sur un des pignons de l'église locale. La pluie tombait tout autour mais elle ne tombait pas sur eux. Les gens comprirent que le tableau muet proclamait, à travers la Sainte Famille, la sainteté de la famille – et ce renfort était nécessaire car les familles étaient déchirées. En ce temps-là, en effet, un enfant sur deux né en Irlande était destiné à l'émigration. May a grandi là où non seulement les maisons de famille mais la famille elle-même tombaient en ruine. Et la santé recule devant les ruines.

Le jour où elle s'est enfuie, sa mère était sur son lit, les jambes écartées, en train d'accoucher. May était une grande fille de dix-neuf ans, presque une femme elle-même. On avait besoin d'elle pour garder ses trois jeunes frères, pour les habiller, pour les faire manger et aller les chercher à l'école, pour faire bouillir de l'eau, trouver des linges, suspendre les pommes de terre au-dessus du feu, préparer du thé, du pain, du bacon pour son père et la voisine sage-femme, pour nettoyer la lampe à pétrole et la remplir, pour nourrir les veaux, les cochons et les poules, pour laver le linge et le mettre à sécher sur les buissons autour de la cour et le rentrer avant les averses comme celles que j'imagine